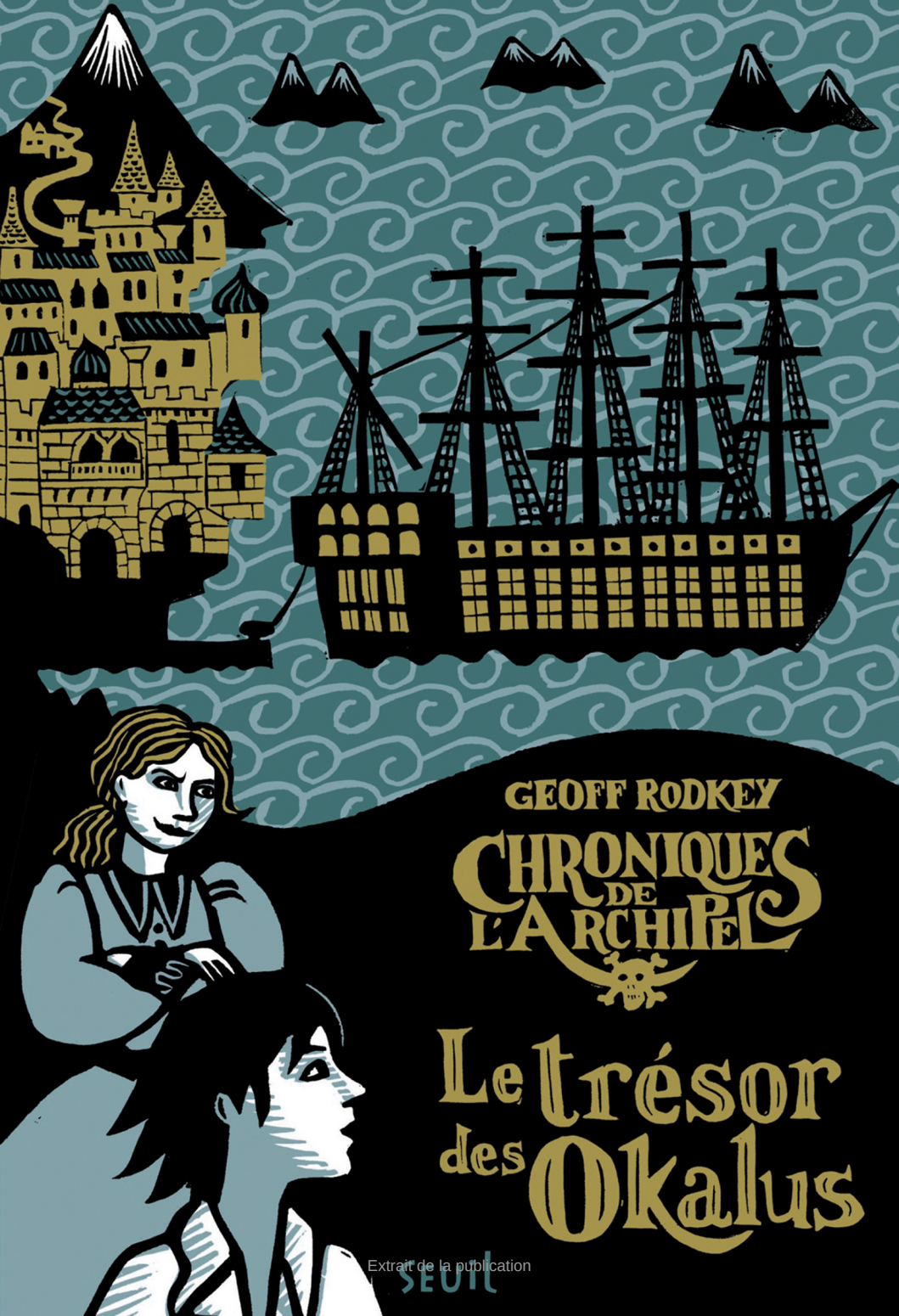

Extrait de la publication

LE TRÉSOR DES OKALUS

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Geoff Rodkey

CHRONIQUES DE L'ARCHIPEL

Tome 1

LE TRÉSOR DES OKALUS

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Rosalind Elland-Goldsmith

SEUIL

Extrait de la publication

Illustration de couverture : Joëlle Jolivet

Édition originale publiée en 2012
sous le titre *Chronicles of Egg – Deadweather and Sunrise*
par G.P. Putnam's Sons,
une marque de Penguin Group, New York.
© 2012 Geoff Rodkey
Tous droits réservés.

Pour la traduction française :
© 2013 Éditions du Seuil
ISBN : 978-2-02-110066-2

Conforme à la loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse.

Extrait de la publication

Pour Ronin

Extrait de la publication

Chapitre 1
Temps-Mort

Personne ne vivait sur l'île de Temps-Mort, à part les pirates et nous. Et pour cause : d'abord, la canicule régnait d'octobre à août – une chaleur moite et étouffante –, interrompue seulement en septembre par la saison des ouragans. Ensuite, il y avait le volcan. Il n'était pas entré en éruption depuis des lustres, mais sa fumée noire et ses secousses achevaient de décourager les visiteurs les plus téméraires. Pourquoi, moi, ne le craignais-je pas ? Sans doute parce que j'avais grandi sur les flancs de son immense cratère et que j'étais habitué à ses turbulences.

Quant aux pirates, il y en avait deux sortes : les normaux, qui traînaient à Port-Lagriffe et passaient leur temps à se soûler et à s'entretuer ; et les éclopés, ceux qui avaient perdu tellement de parties d'eux-mêmes

qu'ils ne pouvaient plus participer au moindre combat. La plupart partaient chaque matin, clopin-clopant, travailler dans la plantation de mon père. Le reste du temps, ils zonaient de taverne en taverne.

Combien papa les payait-il ? Pas grand-chose, à mon avis, puisque nous n'étions nous-mêmes pas riches. Mais sans doute juste assez pour qu'ils ne viennent pas nous zigouiller en pleine nuit. Tous logeaient dans des baraquements et, la journée, trimaient au verger – tous sauf Quint, le cuistot, qui préparait les repas et réalisait quelques travaux de couture.

Avec la plantation, papa était débordé. Alors il laissait toutes les tâches ménagères à ses enfants, c'est-à-dire moi, Vénus et Adonis. En tant que benjamin, j'étais le souffre-douleur de mon frère. J'avais beau me défendre, nous avions trois ans de différence et il n'avait aucun mal à me mettre raclée sur raclée. Ça ne se terminait jamais bien pour moi – surtout que, âgé de quinze ans, Adonis avait une carrure d'athlète et était aussi large d'épaules que papa. Heureusement, il était aussi plus lourd et plus maladroit que moi, d'où ma nouvelle technique pour lui échapper : courir me réfugier dans un arbre du verger. Adonis savait que papa le massacrerait s'il en cassait la moindre branche. Du coup, il se plantait au pied du tronc et, le poing brandi, jurait qu'il m'attendrait là jusqu'à ce que je sois forcé de descendre. Sauf qu'il se lassait toujours le premier.

Extrait de la publication

Avant que je sois assez grand pour riposter, Vénus me tapait dessus, elle aussi. Ensuite, elle s'est bornée à m'injurier. En particulier, elle me disait que papa avait voulu me vendre à la naissance, mais qu'il n'avait jamais trouvé d'acheteur. Sinon, ce qu'elle aimait par-dessus tout, c'était me menacer et raconter qu'une fois mariée à un prince rovien elle me ferait réduire en bouillie pour chevaux.

– Ils ne feront qu'une seule bouchée de toi, Egbert ! répétait-elle en prenant son air le plus cruel.

Les chevaux que je voyais tous les jours ne faisaient pourtant que brouter, et j'eus plus tard la confirmation que le cheval est une espèce herbivore, mais tenter d'en convaincre ma sœur était peine perdue. *Idem* pour son histoire de mariage : à quoi bon lui expliquer qu'elle n'avait aucune chance avec un prince rovien – non seulement parce qu'elle était roturière, mais surtout parce qu'elle venait d'une île infestée de pirates. De toute façon, Vénus n'entendait que ce qu'elle voulait. Les rares fois où je l'avais forcée à m'écouter, elle s'était mise à hurler – et Adonis avait chaque fois sauté sur l'occasion pour me tabasser.

– C'est pas des manières d'traiter les d'moiselles, ça ! rugissait-il. Que j't'y reprenne, et j'ordonnerai aux pirates de t'faire avaler ta langue !

Sauf que Vénus n'avait rien d'une demoiselle : elle éructait en mangeant et se curait le nez à table. Quant aux menaces d'Adonis, elles ne me faisaient

Extrait de la publication

pas peur : tous les pirates de l'île le détestaient – s'il avait tenté de leur ordonner la moindre chose, ils lui auraient brisé les deux tibias dans la minute. Mais, cela, mon frère ne le comprenait pas. Il faut dire qu'il ne comprenait *rien*. C'était à se demander comment M. Sutch avait réussi à lui apprendre à lire et à écrire.

M. Sutch fut notre premier précepteur, le meilleur aussi. Ce qui explique qu'il n'ait pas tenu longtemps à ce poste. J'avais à peine sept ans quand mon père l'embaucha. Papa avait enfin compris que nous n'apprendrions rien par nous-mêmes – surtout avec *Cultiver les agrumes* pour seul livre de chevet ! Il avait donc chargé le commandant du cargo de citranges de recruter un professeur lors de sa livraison aux îles Murènes.

À son retour, six mois plus tard, le bateau convoyait le corps frêle de M. Sutch. Toutes les deux minutes, ce dernier essuyait les verres de ses lunettes, laissant apparaître un visage soucieux. Je sus, au premier coup d'œil, qu'entre M. Sutch et Temps-Mort ça ne collerait pas : le volcan, les pirates, tout ce qui constituait notre île ne pouvait que l'épouvanter.

En effet, dès le premier soir, je l'entendis se plaindre à papa :

– Vous m'avez attiré ici avec des arguments spécieux !

– N'porte quoi ! rétorqua mon père. J'en ai pas un seul !

– Pas un seul quoi ?

– C'que tu viens d'dire : « armements spéciaux ».

– Vous ne m'avez pas compris : votre annonce précisait que le poste était situé sur la côte de l'île de Soleil-Levant.

Accroupi sous la fenêtre du salon, j'entendis un bruit de papier froissé.

– Regardez, reprit M. Sutch, à la troisième ligne de votre annonce, on peut lire : « au bord de l'île de Soleil-Levant ».

– Nan ! C'est écrit : « *auzabord de* l'île de Soleil-Levant ».

– Ce mot-là ? Il signifie « aux abords » ?

– Qu'est-ce tu croyais, morbleu ?

– C'est l'orthographe qui m'a perdu…

– Quint, lui, l'a très bien compris.

– Qui est Quint ?

– L'pirate-cuistot. L'a des moignons à la place des tibias. Un malin, çui-là. Sait lire *et* écrire.

– D'accord, d'accord. Quoi qu'il en soit, cet endroit ne se trouve pas du tout « aux abords » de Soleil-Levant.

– Bien sûr qu'si ! C'est qu'à que'q' coups de rame ! Suffit d'se rendre à Port-Lagriffe, puis cent nœuds au nord, cent à l'est, on prend l'vent, et trois heures plus tard on y est !

– Bien. Dans ce cas, réservez-moi une place sur votre prochain bateau, car je souhaite faire la traversée au plus tôt.

Extrait de la publication

– Hein ? ! T'mett' sur un bateau ? Impossible : j'suis cultivateur, moi ! Et puis l'dernier cargo est d'jà parti. Y r'viendra qu'à la saison prochaine. La seule solution, ce s'rait qu'un pirate accepte de t'emmener. Pas impossible, si tu payes bien… T'as un pétard ?

– Un pistolet ? Certainement pas ! Je suis un homme de savoir, pas un truand !

– Dans c'cas, un conseil : évite Port-Lagriffe. Si tu t'pointes là-bas avec des sous et pas d'pétard, ça va barder. Eh bah, on dirait bien qu't'es coincé ici. Alors, tu vas faire la classe à mes gamins, oui ou non ? À moins qu'tu préfères récolter des citranges ? Parce qu'ici, y a rien d'aut' à faire…

Ainsi, M. Sutch dut-il se résoudre à nous prendre comme élèves. Et ce ne fut pas une mince affaire… Nous ne savions pas lire, ni même compter au-delà de dix. Surtout, nous parlions comme des pirates, et c'est ce qui contrariait le plus notre distingué précepteur.

– Tu comprends bien c'qu'on raconte, nan ? avait rétorqué Vénus lors du premier cours.

– Ma chère demoiselle, afin de séduire un prince rovien, il vous faudra maîtriser le langage raffiné de la cour.

Voilà comment il convainquit ma sœur qu'en mettant des « vous » à la place des « tu » elle épouserait à coup sûr son prince rêvé ! Et, il faut le reconnaître, Vénus fut la seule de la famille à améliorer sensiblement son langage – ce qui ne l'empêcha pas de

Extrait de la publication

détester les leçons de M. Sutch. Moi, c'était tout l'inverse : je les adorais – principalement parce que j'y étais à l'abri des coups d'Adonis. Je faisais de mon mieux pour apprendre à lire, à écrire, à additionner et à soustraire. Seules les multiplications me semblaient difficiles.

Un beau jour, Vénus et Adonis se plaignirent à notre père :

– P'pa, ces l'çons sont débiles !

– Peuh ! C'est *vous* qu'êtes débiles ! Faut continuer !

– Mais pourquoi ?

– Pour vot' bien !

– C'est tout ?

– Nan. Y a une aut' raison : c'est c'qu'aurait voulu vot' mère.

Fin du débat.

Adonis et Vénus s'en retournèrent donc à leurs manuels. À chaque occasion, ils me menaçaient de leurs poignards. Et ils faisaient vivre un enfer à M. Sutch dès que papa avait le dos tourné.

J'avais presque terminé mon premier livre et commençais à apprécier la lecture quand notre professeur disparut. D'après Adonis et Vénus, il avait été assassiné par un pirate. Mais je n'étais pas dupe : le jour de sa disparition, le cargo de citranges repartait pour les Murènes… Cela n'avait rien d'une coïncidence.

Papa s'apprêtait à repasser une annonce pour recruter un nouveau précepteur quand la guerre éclata.

Extrait de la publication

Deux années durant, pas un bateau de marchandises ne put naviguer. Les derniers mois du conflit, nous n'avions plus rien à manger hormis les citranges, qui nous collaient la diarrhée.

La plupart des affrontements se déroulaient loin de Temps-Mort, aux îles Barker. Et, comme d'habitude, ils opposaient Cartagiens et Roviens. Cartage et Rovie étaient les seules puissances continentales à posséder des colonies de ce côté-ci de l'archipel du Grand Maw. En s'y installant, elles avaient éradiqué les Autochtones, si bien que je n'en avais jamais vu un seul de près.

Les premiers coups de feu retentirent en pleine nuit. Papa nous réveilla, nous chargea d'autant de provisions que possible et, sans un mot d'explication, nous conduisit au sommet de la colline. Son pistolet se balançait à sa ceinture et son fusil lui barrait le dos. L'aube commençait à poindre, voilée par la brume du matin, lorsque Vénus demanda :

– Où est-ce qu'on va ?

– Pas l'moment d'poser des questions. Ferme-la et accélère.

– J'en peux plus ! Mon sac est trop lourd !

– Passe-le à Egbert.

Adonis et Vénus n'attendirent pas qu'il finisse sa phrase pour me charger de leurs fardeaux.

Mes jambes allaient céder quand, enfin, nous atteignîmes le pic du Moisi, là où se trouvait l'unique canon que possédait papa. Nous l'aidâmes à charger

les boulets. Puis nous attendîmes. Le grondement de la bataille se fit de plus en plus sonore et de plus en plus effrayant.

– Qui c'est qui s'bat ? questionna Adonis, qui se montrait curieux pour la première fois de sa vie.

– La marine cartagienne, répondit papa, l'œil rivé à sa longue-vue. Mais cont' qui ? Les Roviens, sans doute… Ou bien les pirates.

– Les Cartagiens risquent de débarquer à Temps-Mort ? demanda Vénus. Pourtant, tout l'argent est à Soleil-Levant.

– Ouais, mais ceux qui pillent l'or de Cartage, c'est nos pirates… Faut croire qu'Oreilles Courtes a décidé de s'venger une bonne fois pour toutes.

D'ordinaire, papa n'était pas bavard. Qu'il veuille nous expliquer les raisons de la bataille était donc presque plus inquiétant que les combats eux-mêmes.

– Y nous extermineraient quand même pas, hein ? gémit Vénus.

– P'têt' ben qu'si.

– J'veux pas être dévorée !

– Dévorée ? répliqua papa. Peuh ! Les Cartagiens sont pas des cannibales. S'contenteront de t'trancher la gorge.

Vers le milieu de la matinée, le brouillard se leva, et l'on put enfin observer le combat qui se déroulait au large. Deux énormes navires de guerre et cinq galions à double étage s'acharnaient sur quatre

bateaux de pirates. La fumée des canons formait un halo noir au-dessus de la mer.

– Les pirates sont pas assez nombreux, marmonna papa en fronçant les sourcils.

Pourtant, au fil des heures, le rapport de forces s'inversa. Les pirates coulèrent un, deux, puis trois galions. Surtout, ils résistèrent à tous les assauts cartagiens. C'est dans l'après-midi que le premier bâtiment de guerre se mit à chavirer – ce qui fit pousser à papa un cri de surprise qui sonnait presque comme un rire.

La bataille s'acheva au crépuscule. Les deux navires avaient été sabordés, et les pirates remorquaient les deux derniers galions vers Port-Lagriffe.

Nous rentrâmes chez nous, et nous étions sur le point de nous coucher quand de nouvelles détonations résonnèrent. Vénus, affolée, courut rejoindre papa, qui savourait une bouteille de rhum sous le porche.

– Ça y est ? Les Cartagiens viennent nous dévorer ?

– C'est pas l'bruit d'une invasion. C'est çui d'une fête.

– Une fête ? Pour de vrai ? On peut y aller ?

– Nan, gamine. Les fêtes de pirates sont faites *que* pour les pirates.

Les jours suivants, Vénus ne cessa de répéter :

– J'suis biiiieeeeen contente qu'Oreilles Courtes soit pas v'nu nous dévorer !

Extrait de la publication

– Moi, ça m'aurait pas gêné d'leur donner Egbert à boulotter ! rétorquait systématiquement Adonis avec un rire méchant.

À la fin de la guerre, nous étions tous affamés. Moi, ce n'était pas seulement la nourriture qui me manquait, mais aussi la lecture. Tous les manuels avaient disparu avec M. Sutch, et je commençais à me lasser de *Cultiver les agrumes* – à force, j'en connaissais des chapitres par cœur.

– Pourquoi tu r'lis toujours c'même bouquin ? me demanda un jour papa.

– Je n'en ai pas d'autre…

Sur le moment, il se contenta de froncer les sourcils. Mais ma réponse dut le marquer car, lorsque les cargos se remirent à naviguer, il passa une nouvelle annonce : « Cherche profeçeur DEVAN POCÉDÉ DÉ LIVRES ».

L'orthographe laissait à désirer. Pourtant, quelques semaines plus tard, nous vîmes débarquer notre nouveau précepteur et son énorme chargement d'ouvrages.

Je me rappellerai toujours la première fois que j'aperçus Percy, juché sur un chariot de citranges. Les chevaux peinaient à avancer, et l'énorme bedaine du professeur tremblotait à chaque cahot. Je faillis bien m'évanouir de joie. Je n'avais jamais vu autant de livres. Je pensai aussitôt que cet homme gras et transpirant deviendrait une figure essentielle de ma vie : il serait mon précepteur, mon ami, mon sauveur.

Extrait de la publication

Ce fut en réalité tout l'inverse – sauf pour la graisse et la sueur. Au fil du temps, Percy se révéla un type odieux.

À son arrivée, nous l'avions tous pris pour un génie, non pas à cause de tous ses ouvrages (qu'il avait, pensions-nous, forcément lus), mais en raison de son mépris à notre égard et de son apparent dégoût devant notre ignorance. Il semblait tout savoir, par exemple d'où vient le vent (d'un gros trou dans le ciel à l'ouest des Terres Nouvelles) et pourquoi la mer est salée (à cause, bien sûr, du pipi des poissons). Il étalait son savoir sans discontinuer – mais seulement pendant la demi-heure où, chaque jour, papa était à proximité. Le reste du temps, il dormait. Ou bien mangeait – au point que Quint fut obligé de cacher nos provisions dans la réserve à bois où elles étaient livrées aux rats, mais même ces derniers laissaient plus de restes que Percy…

Notre soi-disant précepteur ne mit pas longtemps à comprendre comment cela fonctionnait chez nous – et, en particulier, que papa ne savait pas trop ce qu'était l'« éducation ». Aussi Percy proposa-t-il un marché à Adonis et Vénus : eux feraient semblant d'apprendre, et lui feindrait de nous faire la classe. Le reste du temps, et à condition de le laisser tranquille, ils auraient quartier libre.

Quant à moi, il m'ignorait. Au départ, il se fichait que je lise ses livres. Je me servais donc allègrement

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Composé par Nord Compo Multimédia
7, rue de Fives, 59650 Villeneuve-d'Ascq

Achevé d'imprimer en janvier 2013
par CPI Firmin Didot à Mesnil-sur-l'Estrée
Dépôt légal : mars 2013
N° 108967-1 (00000)
Imprimé en France

Extrait de la publication